

Le bonheur pour tous, C'est possible !

«*Y'en a qui ont essayé, ils ont eu des problèmes*» (Lasपाल & Chevallier)

Une fois posé le constat de l'état d'un monde qui se révèle catastrophique sur de nombreux aspects, la question de comment nous en sortir est posée. Je passe sur la liste des motifs d'inquiétude, elle nous accable à longueur de journée et elle génère une furieuse tendance à la révolte ou un triste sentiment d'impuissance. L'une et l'autre sont peu productives. De plus, étant donné que nous ne sommes pas tous sensibles aux mêmes craintes pour l'avenir, nous risquons de perdre une énergie folle à nous mettre d'accord sur des priorités d'action.

L'idée de ce texte est d'explorer un chemin, une perspective, qui s'abstrairait du piège de la compétition entre les combats idéologiques pour dépasser la question de nos différences. Un monde meilleur ne surgira pas d'un projet initié par quelque génie, messie ou groupe d'initiés, étant donné que nous ne sommes de loin pas tous d'accord sur ce que nous attendons de la vie.

Il est peut-être plus facile de se mettre d'accord sur ce que nous ne voulons pas et d'en convenir quelques principes universels. Alors certes, l'universalisme n'a pas toujours bonne figure, en grande partie parce qu'il a été dévoyé par les grandes nations coloniales. Mais au-delà des considérations historiques, dans un monde de plus en plus connecté, il y a quelque chose de collectif qui existe partout, même de façon sous-jacente. Il faudrait réussir à nourrir cette part de nous-même pour notre profit commun.

Dans un monde actuellement marqué par l'individualisme, cette idée n'est pas acquise. Pourtant le bonheur n'est pas un chemin personnel, contrairement à l'idée que défend le courant du développement personnel ou l'injonction à la réussite sociale et économique qui s'impose à la plupart d'entre nous. Encore ne faudrait-il pas substituer à cet individualisme un collectivisme identitaire ou religieux, dont l'histoire récente ou lointaine nous rappelle les funestes effets.

Après ces quelques lieux communs, voyons quels seraient les principales convergences à vocation universelle. Chacun peut aisément convenir qu'aucun de nous n'apprécie :

- **de subir de la violence**
- **d'être considéré comme inférieur**
- **de subir une relation insincère**

Si chacun était capable d'éviter de produire ces trois occurrences, le monde irait mieux. On pourrait presque construire une définition de la personne vertueuse à partir de ces trois items. Qu'est-ce qui explique que ça ne soit pas si simple ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous vertueux ? Il ne s'agit pas de constituer un énième protocole moral, la vertu n'est pas forcément une affaire de bien ou de mal. L'idée même du bien et du mal conduit inévitablement à se considérer les uns et les autres de façon hostile. C'est la manière la moins pertinente d'expliquer les comportements que nous pourrions juger comme étant inacceptable. Il ne s'agit pas de distribuer les bons et les mauvais points, mais en partant d'une idée du bonheur «par défaut», à l'image de la proposition d'**Épicure** – **le bonheur comme absence de douleur** -, d'identifier de la façon la plus factuelle et objective possible de ce qui pourrait contrevenir au bonheur de tous.

Je ne parle pas ici d'une quête profonde et individuelle du bonheur, la question du sens de nos vie et de la gestion de nos angoisses existentielles n'est pas le sujet ici. Ce texte essaye de modeler une proposition concrète et pratique pour aider chacun à avoir les moyens de gérer ces questions à sa

manière en toute liberté. Il n'y a pas la prétention de considérer cette modeste tentative comme étant suffisante au bonheur, mais de rendre cette quête possible pour le plus grand nombre. Il existe une multitude de chemins qui permettent de trouver le bonheur, de se sentir heureux dans le monde tel qu'il est. Que ça soit avec une religion, une philosophie de vie ou plus récemment en suivant des préceptes de développement personnel. Ces quelques idées ne sont pas exhaustives, il y a des moyens, individuellement ou par groupe de se sentir bien dans ce monde, y compris en œuvrant à le rendre meilleur.

L'ambition d'améliorer notre environnement proche ou lointain n'est pas du seul apanage de quelques optimistes, nous sommes probablement assez nombreux à le souhaiter, chacun à sa manière. Il n'est pas question pour moi de remettre en cause les visions du monde des uns ou des autres mais de questionner le paradoxe suivant : pourquoi les intentions optimistes de presque tout le monde peuvent-elles trop souvent s'annuler.

C'est là que j'en arrive à mes trois items. Violence, inégalité et mensonge, quelque soit la manière de les définir, du point de vue de celui qui les subit, sont des obstacles au bonheur. Évidemment, du point de vue de celui ou de ceux qui les génèrent, on n'est pas forcément d'accord avec la perception de la «victime». Et même en s'accordant sur ce point, il y a peut être dans certains cas une légitimité à produire quelque chose que l'on n'aimerait ne pas subir.

Il existe trois principales croyances qui selon moi provoquent la violence, l'injustice ou le mensonge et rendent l'avènement d'un monde apaisé plus que compliqué voir impossible :

- La nature humaine qui serait inéluctablement belliqueuse.
- La hiérarchie entre les humains qui serait justifiée.
- L'exigence trop grande de la «vertu».

Ce n'est pas des idées qu'il est facile d'écarter d'un revers de la main. De mon point de vue, elles ne sont pas pertinentes mais je vois bien que c'est des convictions que d'autres personnes peuvent porter et que je ne peux réfuter facilement, mais ce n'est pas la question ici. J'essaie de comprendre des personnes ayant des différences fondamentales avec mes valeurs pour tenter de trouver un moyen de vivre en paix avec elles. Je dois accepter que certains puissent penser autrement. Avant d'espérer nous convaincre mutuellement il faudrait déjà commencer par vivre en paix.

Pour être concret, prenons un «trumpiste». Il pense probablement – de ce que j'en ai compris -, que la nature humaine consiste à se confronter inéluctablement - je ne dis pas qu'il le souhaite forcément -, qu'il existe des différences de nature qui justifient des différences de droit, et qu'il faut arrêter de faire des reproches à l'un ou l'autre dès qu'il commet des erreurs. Pourquoi ne pourrais-je pas être en paix avec lui? Je suis en opposition totale sur ces sujets, mais je ne dois, ni ne vais, l'agresser, le considérer comme un être inférieur. Je vais pourtant encore moins accepter de le laisser appliquer ses projets erratiques sans réagir.

Je propose une démarche optimiste, je pense qu'il existe un chemin pour imaginer une perspective heureuse pour notre monde. Il peut sembler que pour un européens blanc, de classe bourgeoise (moi), il serait plus facile que pour d'autres personnes de m'accommoder de l'hostilité de ceux que je peux considérer comme étant des êtres avec des idées brutales et égoïstes. Je me sens tout à fait heurté par leur idéologie réactionnaire et par leurs propositions. De ce que j'entends, la liberté de mes choix, de mes amitiés, de mes amours, est remise en question par ces gens. Sans être naïf, je ne suis cependant pas en guerre contre eux, pour la simple raison que je ne pense pas que la guerre ou la violence soient des moyens de régler les problèmes. Certains pensent manifestement différemment, ont peut-être même envie de me détruire, voir sont en guerre contre moi à mon insu. Cela ne leurs donne pas raison pour autant.

1. La nature humaine en question

Nous en arrivons donc au premier facteur limitant la possible émergence d'un bonheur collectif : une vision pseudo naturaliste du **tous contre tous**.

Comme je l'expliquais, je ne vais pas essayer d'argumenter contre cette croyance. Qu'elle soit fondée ou vraie n'a aucune importance. Ce qui compte ici est de réussir à contrer ses effets les plus négatifs. Car dans un modèle de prédation et de confrontation **non-réglée**, il paraît inéluctable de finir par **subir de la violence**. Même celui ou celle qui se trouve au sommet de la chaîne de prédation n'est pas à l'abri.

Alors, certes il existe des individus qui peuvent s'accommoder du fait de devoir subir des violences, soit qu'ils aient une très grande force de résistance et d'abnégation, soit qu'ils adhèrent à une logique qui fait que s'ils sont plus faibles que d'autres il est normal de subir leurs jougs. Mais il est difficile de croire que cette posture puisse correspondre à une forme de bonheur. Il y a l'exemple de moines bouddhistes priant pour le salut de leurs bourreaux tout en subissant les pires tortures, mais mettons ça de côté.

Pour contrer le facteur du tous contre tous, je ferais référence à la théorie des jeux, plus précisément un article de **Christine Clavier** : «L'éthique modélisée par la biologie et l'économie» (UNIL 2015, web). Ce qui m'a éclairé dans cette approche, est l'importance du nombre d'occurrences nécessaires pour déterminer l'attitude la plus profitable. C'est de la théorie mais l'expérience de pensée montre que les personnes qui collaborent, en prenant en compte l'idée de réciprocité et la génération de groupe de confiance, auraient en fin de compte plus d'avantages que les personnes qui trichent et trahissent.

Le problème de cette théorie est qu'il faut un minimum de conscience de l'impact de son comportement sur les autres à long terme pour que ça fonctionne, car sur une courte période, en l'absence d'un arbitre qui punira systématiquement les transgressions, il semble que la fourberie et l'égoïsme peuvent donner des avantages individuels, à condition de pouvoir profiter d'un système dans lequel le profit global s'accroît avec un minimum de collaboration entre les participants (ce qui est le cas dans notre société). C'est sur ce point que les adeptes du tous contre tous s'appuient pour défendre leur point de vue.

Si on part du principe que l'Espèce humaine est plutôt de nature sociale, ce qui me semble être une évidence, alors il existe selon moi une stratégie collective qui réduit inéluctablement la part de personnes avec des comportements égoïstes. C'est d'ailleurs une stratégie qui n'est pas très éloignée des promesses du libéralisme dans les années 90 qui associait le libéralisme économique et le libéralisme social comme allant de pair. L'Histoire nous a montré que ce n'était pas forcément le cas, en l'occurrence sur un temps relativement court (après tout, qu'est-ce que c'est 30 ans à l'échelle de l'Humanité?).

L'idée de la stratégie collective gagnante serait de collaborer loyalement avec ceux qui collaborent, et de résister à ceux qui trichent, menacent, agressent. Une des difficultés de cette stratégie est qu'il faut suffisamment de temps pour qu'elle puisse produire ses effets. Si on reprend l'exemple d'une association entre le libéralisme commercial et le libéralisme sociétal, ça ne semble pas fonctionner aujourd'hui, puisque d'une part les États-Unis sont en train de dévoyer ce principe pour assouvir leur impérialisme d'une part, et que d'autre part la Chine n'a pas joué le jeu du libéralisme social. En poursuivant le raisonnement, on peut imaginer qu'à terme les positions dominantes de ces deux pays seront affaiblies par leurs pratiques critiquables. Si certains arrivent à tirer leur épingle du jeu dans ce contexte chaotique et déséquilibré, cela ne signifie pas que ça soit la stratégie gagnante à long terme. On peut imaginer qu'un jour il ne soit plus du tout admis que quelques uns soient plus riches que tous les autres. Alors ça peut prendre du temps, mais il faut aussi se placer dans la

perspective de l'âge de notre Espèce (quelques dizaines de milliers d'années). De ce point de vue, l'hégémonie mondiale de quelques personnes est peut-être une simple parenthèse. Ce n'est pas parce qu'un groupe «dégénéré» à décrété qu'il avait le droit de coloniser et de posséder le monde que c'est la meilleure chose à faire.

Il vaut peut-être mieux adopter un comportement qui évite de se fabriquer trop d'ennemis, ce qui peut s'avérer à la longue assez coûteux. La vraie vie est certes bien plus complexe que les exercices de pensée inspirés de la théorie des jeux, mais on peut supposer que les personnes dominées, dans le modèle actuel, vont bien finir par trouver une stratégie pour contrer ceux qui profitent indûment des efforts collectifs. Cette perspective nous est quelque peu masquée par la courte durée de nos existences par rapport au nombre d'occurrences nécessaires à un rééquilibrage de la situation. C'est d'ailleurs un des arguments qui va dans le sens d'un comportement égoïste, les bénéfices d'une attitude collaborative paraissant trop hypothétiques par rapport aux gains que l'on peut espérer rapidement.

La loi de la sélection naturelle ne s'applique pas à la compétition intra-espèce, pour savoir qui aura le plus grand yacht. Ce modèle sélectionne les espèces ayant réussi à s'adapter aux différents périls de la nature ou aux changements environnementaux. L'erreur fondamentale du capitalisme est de considérer l'économie uniquement du point de vue financier. Cependant, la fortune des milliardaires ne pourra rien contre une chute de météorite ou un tsunami. Il ne faut pas oublier que nous vivons dans un écosystème relativement limité et fragile. Même le fait d'avoir statistiquement plus de chance de survivre individuellement aux périls actuels de la vie n'offre aucune garantie de bonheur à sa descendance, son groupe d'appartenance ou à soi-même.

Tout démontre, qu'étant donné ses capacités physiologiques, l'être humain doit moins sa survie et son développement à sa nature compétitrice qu'à sa capacité collaborative. C'est un postulat auquel il faut adhérer, notre espèce lui doit probablement sa survie. Même les pires racistes se réfugient dans une solidarité familiale ou grégaire. Ce qu'il faut avoir en vue lorsque l'on est confronté aux adeptes du tous contre tous est ils ne croient pas vraiment à la fable de la compétition totale. Ils ont des enfants, une famille, des amis et des collègues, disent bonjour et merci, et la plupart du temps admettent un nombre incalculable de conventions sociales dont ils n'ont même pas conscience.

Le problème avec les discours vantant les «vertus» de la compétitions, est qu'ils sont d'après moi des réponses à des fantasmes ou des angoisses existentielles. Un masculiniste par exemple a besoin de placer sa confiance en quelqu'un d'autre, même s'il cultive la plus grande des assurances en lui-même. De plus la promotions de sa manière de résoudre les difficultés exposées dans l'industrie culturelle, notamment dans les films, provoque de nombreuses difficultés au niveau éducatif, avec l'assignation à des identités de classe ou de genre qui réduisent le champs des possibles de chaque individu. C'est contradictoire avec la vision de la liberté individuelle totale prônée par les partisans du tous contre tous. Une des plus grandes contradictions est le besoin d'asseoir leurs acquis sur la légitimité de l'État. Pour définir le monde comme une immense marché, il faut une monnaie qui a une valeur, des titres de propriété reconnu. En fait, le «jeu» a besoin de règles.

Le rôle de l'État n'est pas évident à déterminer. J'ai pu donner l'impression d'être favorable à l'idéologie libérale, du fait que j'adhère à certains des ses prémisses, comme le fait que la liberté individuelle est non négociable. Ça serait oublier ma vision profondément collaborative. Alors pourquoi l'État ? Je pars du postulat que l'expérience collective est un chantier en devenir pour lequel nous n'avons pas encore toutes les clés. Nous cherchons encore. L'État est apparu pour masquer nos déficiences, pour protéger les plus faibles, ou les plus forts, selon qu'on soit de tendance socialiste ou capitaliste. Il existe pourtant d'autres propositions sensées faciliter l'expérience collective (anarchisme, libertarisme).

Une fois posée ces quelques éléments contextuels chacun peut choisir d'adopter une posture «pessimiste», consistant à dire que malgré ses dizaines de milliers d'années d'existence l'humanité

a définitivement échoué à trouver un mode de coexistence pacifique, au quel cas la vision du tous contre tous se justifie, par dépit. Dans ce cas, la réflexion sur un monde rendant possible le bonheur de chacun n'a effectivement aucune importance. Selon la théorie des jeux, la stratégie non-collaborative devient le meilleur moyen de maximiser ses possibilités de bonheur individuel si le bien collectif était amené à diminuer. Certaines personnes suivant cette voie sont parfaitement conscients des perspectives de cette stratégie si elle se généralisait, d'autres croient, peut-être avec de meilleurs arguments que ceux qui me viennent à l'esprit, que c'est malgré tout la voie qui maximisera les gains collectifs.

On peut aussi adopter une posture «optimiste», convaincu que malgré toutes ses déficiences, l'humanité a réussi à construire bon nombre d'outils de coexistence pacifique et même collaboratifs. Contrairement à l'idée d'une humanité condamnée à ne pas se comprendre, selon le mythe de la tour de Babel, nous avons des facilités à communiquer, à partager nos technologies, à échanger nos biens. Si on y regarde de près, l'aspect collaboratif nous caractérise de façon évidente, et la guerre n'est pas la règle, même si la confrontation est bien entendu présente. Selon la théorie des jeux, plus nous serons nombreux à défendre activement la stratégie collaborative, plus nous maximiserons nos gains et rendront possible l'accès au bonheur pour le plus grand nombre.

La question qui se pose et qui effraie tout le monde est de trouver comment la personne croyant à la vision collaborative doit se comporter face au partisan de la vision compétitive. Pour caricaturer comment l'agneau doit-il se comporter face au loup ? Doit-il devenir loup lui-même ? La théorie des jeux nous aide à nous projeter dans les conséquences qu'auraient une telle attitude. Le loup a besoin d'agneaux pour vivre. Il est dépendant leurs existences. Dans un monde peuplé uniquement de loups sa capacité à se nourrir serait entravée. Au contraire, non seulement l'agneau n'a pas besoin du loup pour se nourrir, mais en plus il peut lui résister grâce au phénomène de troupeau. Cette comparaison est caricaturale car il n'est pas évident de distinguer l'individu égoïste de l'individu collaboratif. Chacun d'entre nous peut être plus ou moins l'un ou l'autre selon les circonstances.

C'est donc avant tout une lutte contre soi-même qui est à mener pour ne pas se laisser entraîner sur le terrain de la confrontation en prenant conscience que l'autre est peut-être dans un combat similaire. Croire a priori que l'autre est un adversaire et non pas un partenaire est le meilleur moyen de se priver d'un possible gain. Peu importe ce que l'autre peut incarner, il doit rester un égal, un homme comme soi-même. Même les racistes sont imprégnés d'un certain sens civique et sont souvent disposés à différencier leurs projections sur tels ou tels groupes d'individus de leur attitude envers un membre spécifique de ces groupes. C'est la distinction entre les fantasmes sur «l'autre», lointain, inconnu et menaçant, et la vraie personne qui se trouve en face d'eux. Certains sont des idées méprisables mais qui vont néanmoins se comporter correctement. C'est la manière de se comporter qui doit rester dans notre focus. Celui qui expose des idées abominables tout acceptant les codes d'une discussion apaisée doit être au moins crédité pour ça. Cela ne nous empêche pas de faire la distinction entre une attitude apparemment pacifique et des propos hostiles. S'il déteste ce que vous êtes sans avoir d'attitude répréhensible envers vous, c'est qu'il est habité par une contradiction évidente : vous êtes un ennemi nuisible mais il collabore avec vous dans les règles de la bienséance. Vous n'êtes pas dans la contradiction si vous ne déterminez pas l'autre comme ennemi. Ceci rend votre position plus défendable logiquement, faute d'être agréable. Si vous croyez que les divergences doivent se réguler en utilisant les moyens pacifiques de la discussion il faut rester dans ce cadre.

Je voudrais pas idéaliser le phénomène du «Je ne suis pas raciste, la preuve j'ai un ami noir.», mais il me semble être relativement courant. C'est une brèche qui écorne le modèle auto-centré et qui peut tenter de faire évoluer l'autre, de l'amener à admettre que vous êtes l'exception qui doit bien exister. Ne soyons pas naïfs, il existe de profonds connards toxiques qu'il est juste inutile de fréquenter. On peut juste tenter de mettre en exergue leurs sauvagerie, avec un subtil discernement

pour éviter d'en ramasser les foudres. Le calcul qui se trouve derrière cette attitude pour le moins charitable est de tenter d'optimiser le taux de réponses pacifiques.

Bien évidemment cette manière de faire ne convient pas aux situations d'agression manifeste. C'est là que la culture de la violence, par le biais du cinéma par exemple, impacte le plus notre inconscient. Dans les films, le héros traditionnel souhaite vivre paisiblement mais il se fait imposer un rapport de force. Il se résout à devenir «méchant avec les méchants». Cette lecture du monde est totalement fantasmagorique, à des milliers d'années lumière de la complexité qui se trouve derrière les conflits. L'autre est presque toujours dans une lecture de l'histoire similaire à celle du héros et subit lui aussi la violence de la confrontation.

Certains pensent que l'acceptation de la violence comme meilleur mode de résolution du conflit. C'est souvent la première possibilité envisagée par le «bon sens» populaire : le rapport de force a le dernier mot. Accepter cette prémisse c'est entrer dans le mode de la confrontation et du tous contre tous. Il existe multitude de manières d'habiller le côté trivial de cette pensée, le légaliste, le pseudo-naturalisme, les idéologies, qui essayent de lui donner un côté moins brutal. Malgré sa forte influence le mode du tous contre tous dérange, il heurte notre intelligence. Chacun peut constater que la loi du plus fort n'offre aucune garantie qui rende possible le bonheur du plus grand nombre. Il nous renvoie inéluctablement vers un rééquilibrage postérieur, postule l'existence d'une forme de balance de la justice qui viendrait sanctionner les abus. Rien n'est moins sûr. Par contre ce qui est certain est que tant que ce mode de faire subsiste, même en admettant qu'on arrive à un point d'équilibre dans un avenir hypothétique, il sera forcément fragile, à la merci de la première brute. Si cette manière de voir le monde est compliquée à contrer, il est difficile d'aller contre l'évidence d'exemples concrets de notre réalité et de notre histoire, il ne faut pas oublier que notre espèce tente vraisemblablement depuis toujours de s'en extraire.

Je ne sais pas si c'est possible d'y arriver, mais je pense que c'est par la généralisation de comportements collaboratifs, que l'on peut contrer le modèle de la confrontation permanente qui, je le répète, n'est qu'une manière de faire. Si la confrontation devient trop coûteuse et moins rentable, elle disparaîtra. Mais pour cela, il faut admettre de ne pas vouloir vaincre la ou les personnes hostiles, éviter de rentrer dans leur jeu. Cette subtilité rend la confusion fréquente, ne pas vouloir vaincre ne signifie pas rendre la victoire facile à l'autre. Il faut au contraire résister de toutes ses forces, rendre à celui qui veut imposer ses vues par la force la tâche la plus compliquée possible. Tout en utilisant tous les subterfuges pour défendre ses valeurs et son existence il faut continuer à ne pas considérer l'autre comme un ennemi à détruire. Ça serait céder à ce qui finirait par justifier à l'adversaire sa manière de faire. Celui-ci a besoin, même inconsciemment et à posteriori, de valider l'idée que si on n'écrase pas l'autre, c'est l'autre qui vous écrasera. Il ne faut pas lui donner raison sur ce point. Ça n'augmente pas ses chances de résister ou de survivre, peut-être même que ça les diminue mais les actions validant le tous contre tous favorisent l'émergence d'un autre adversaire, encore plus fort et puissant.

Pour clarifier mon point de vue sur ce sujet, ce qui vaut pour un individu singulier s'applique aussi à des groupes de personnes, bien que cela mette en jeu des mécanismes bien plus sophistiqués. De même, le «je» peut aussi être collectif. J'essaie de simplifier ce qui me semble déjà assez complexe. En ce qui concerne les stratégies de défense, je crois aussi à la «légitime défense», mais dans sa version la plus restrictive possible. Être pacifiste ne signifie pas être passif. J'ai de sérieux doutes sur la formule *civis pacem para belum* qui ouvre trop grand la porte au tous contre tous. Je pense plutôt que *civis pacem para pacem*, ce qui est loin d'être simple.

Pour conclure sur ce sujet, la théorie des jeux nous invite à nous projeter dans un avenir qui se dessine selon que telle ou telle attitude se généralise. Il faut penser au-delà de soi-même pour se représenter ce qui pourrait advenir. C'est un effort d'imagination dont nous ne sommes pas tous capables. Il n'y a pas non plus la garantie d'avoir raison, c'est un acte de foi en quelque sorte qui doit nous éloigner de sa simple survie. Il est donc impossible de convaincre ceux qui sont habités par des

croyances définissant comme «naturel» le fait que la vie soit un combat contre tous les autres, mais il faut leurs résister sans leurs donner raison.

2. Contre l'inégalité

Le deuxième facteur limitant la cohabitation pacifique est celui qui tendrait à valider les différentes formes d'inégalités qui amènent à **la hiérarchisation des individus**.

Bien que rien ne permettent d'objectiver le fait que telle ou telle personne, ou groupe de personnes, seraient de valeur supérieur aux autres (ayant plus de mérites, de capacités, ou de vertus) c'est encore une croyance très présente sur toute la planète. Il est difficile de ne pas céder à quelque biais cognitif et de ne pas **percevoir l'autre comme étant inférieur**. Cette faiblesse est largement partagée et il est inéluctable que de nombreuses personnes vont à leurs tours, complètement arbitrairement et à priori, vous considérer comme étant inférieur à elles.

Bien entendu ceci n'est fondé sur rien d'objectif, il n'est pas simple de contredire ces pensée une fois celles-ci installées. Les personnes qui y adhèrent en assument assez bien les effets nuisibles pour l'épanouissement de ceux qu'ils considèrent comme inférieurs. De leurs points de vue il n'y a pas là la moindre malveillance. Ils ont une vision associant certaines différences à des potentiels d'épanouissement plus ou moins grands. Ce n'est pas toujours un jugement moral pour eux mais un besoin de mettre les gens dans des cases, avec ou contre leurs grès (ceux qui subissent des limitations peuvent être consentants). Il ne s'agit pas ici de caricaturer ce phénomène en pointant du doigt uniquement les pires racistes ou sexistes mais plutôt de mettre en évidence une banalisation de la catégorisation et de ses conséquences. C'est **Jacques Rancière** qui, en postulant l'égalité des intelligences, propose une manière originale de sortir de l'impasse où nous conduit inéluctablement la déconsidération de l'autre (cf. «Le maître ignorant»).

Pour résister à ce phénomène la première chose à prendre en compte est d'essayer d'identifier à quel modèle de référence nous avons à faire. En effet la déconsidération de l'autre peut se baser sur différents principes. Le plus caricatural est bien entendu le racisme pur et dur. Celui-ci se base à l'origine sur des élucubrations génétiques qui n'ont aucun fondement scientifique. De nos jours, dans nos sociétés occidentales, nous sommes plutôt confronté à un racisme culturel, lequel n'est pas moins nuisible que son grand frère. Ce racisme prête aux individus des qualités morales et intellectuelles différentes selon que l'on ait évolué dans un environnement culturel ou un autre. Ce racisme plus «moderne» extrapole de manière fantaisiste les données produites par la sociologie ou les autres disciplines de sciences humaines.

Ces deux types de racismes peuvent se combiner avec des formes de discrimination plus idéologiques, comme la lutte des classes, l'anti-communisme primaire (à la Mc Carthy), le nationalisme ou la fascination pour l'autoritarisme. A ces modèles, hérités du 20ème siècle, s'ajoutent plus récemment les mouvances disruptives affiliées à la mouvance dite «complotiste», qui se basent, d'une part sur un rapport à la vérité compliqué à aborder ici, et d'autre part sur la construction d'une identité commune rassemblant ceux qui se distingueraient par une forme de lucidité supérieure.

Aucun de ces modèles de pensée ne tient la route intellectuellement et il n'est pas productif d'aller sur le terrain de la logique pour les contrer. Le fait qu'ils existent est incontestable et à prendre absolument en compte. Même si la nocivité de tel ou tel courant est relative, selon le niveau d'implication des protagonistes, c'est des phénomènes qui se développent de façon similaire. De plus il existe une certaine porosité entre ces pensées qui se combinent facilement entre elles. Face à elles, il faut éviter de se faire piéger par l'effet miroir, et ne pas considérer que ceux qui y adhèrent sont nécessairement stupides ou moralement déficients. C'est le chemin que **Jacques Rancière**

nous invite à suivre. Il propose d'adopter la perspective originale de commencer par ne pas céder soi-même à la facilité du jugement sur autrui au profit de l'effort à fournir pour tenter de le comprendre.

Ce n'est certes pas facile, surtout quand on a à faire à des personnes pétries de préjugés, mais c'est le chemin le plus raisonnable pour ne pas leurs donner raison. **Jacques Rancière** postule de considérer chaque personne comme étant son égal en intelligence quelque soit la forme dans laquelle celle-ci se manifeste. L'intelligence, pour lui, n'est pas figée, Elle ne demande qu'à se développer au gré des circonstances et des défis et il faut lui donner sa chance.

Pour y parvenir, il est important de saisir la subtile nuance qui existe entre le sentiment d'appartenance à une identité quelle qu'elle soit et ce que cette identité détermine vraiment. Que ça soit à une «race», une culture, une religion ou une classe sociale, ou encore à un groupe de personnes éclairées, l'identification est un phénomène universel. Nous sommes tous rattachés à une ou plusieurs de ces identités, auxquelles on peut aussi rajouter le genre. Il est inutile de tenter de nier la force plus ou moins grande de ce sentiment d'appartenance. C'est un des éléments qui constituent la complexité de nos personnalités. La diversité de ces éléments de catégorisation fait la grande richesse des multiples manières d'être.

Il se trouve que dans cette profusion de catégories, il est impossible pour chacun de nous de reconnaître toutes celles qui peuvent avoir du sens ou de l'importance pour d'autres personnes, de la même manière il est impossible que ce qui semble nous constituer soit reconnu par tous. Ceci implique que, peu importe l'apparente absurdité des croyances de l'autre, il y a un effort de tolérance à fournir si on souhaite vivre ensemble. La raison nous invite à respecter ceux qui ne sont pas comme nous même si c'est parfois difficile.

Il est essentiel de dissocier la construction d'une identité et le rejet de l'autre. L'une est utile et respectable mais son corollaire peut être fort nuisible. Le phénomène de catégorisation et d'infériorisation se construit pourtant de concert en plusieurs étapes qui sont autant d'obstacles pour nous permettre justement de vivre ensemble et en paix.

1ere étape, l'invention de l'identité

Quelque soit le modèle de référence utilisé, chaque identité est une fiction sociale qui s'est construite parfois sur de nombreuses générations. Cette fiction n'implique pas nécessairement la production du rejet de l'autre même si la simple différenciation peut déjà être problématique. Du point de vue de ceux qui adhèrent à une de ces fictions il ne s'agit nullement d'une invention mais d'un postulat qu'ils considèrent comme objectif, basé sur leurs observations. Si on prend l'exemple de l'identité de genre, il est effectivement facile d'en observer les principaux effets comme l'assignation des différents rôles dans la société. Si on ne peut pas contester les différences génétiques il est par contre plus compliqué de justifier leurs conséquences sociales. La question du genre est d'ailleurs intéressante car elle nous ramène à un monde régi par les rapports de force. Même en acceptant l'idée que les différences morphologiques observables entre hommes et femmes justifieraient la domination masculine, rien ne dit que certaines de ces différences ne sont pas le produit de la catégorisation de genre elle-même. Il est par exemple facile de trouver des femmes plus fortes que la plupart des hommes. Si elle sont considérées comme des aberrations par les masculinistes c'est aussi parce qu'elles écornent le mythe de la supériorité physiques des hommes sur les femmes.

En général dans toute les constructions d'identité si les exceptions sont perçues comme des dangers c'est parce qu'elles fragilisent les bases du mythes. Pour déconstruire ce mythe, il suffirait d'imaginer une société qui assignerait les rôles de pouvoir aux femmes, les formant dans ce sens, tout en leurs donnant un avantage dans la culture physique et le maniement des armes, alors que les

hommes seraient affectés aux tâches domestiques. Si une telle société était possible, même si ça semble peu probable et pas non plus désirable, combien de générations faudrait-il pour que les corps se modifient en conséquence et que ce nouvel ordre paraisse aussi naturel que semble l'être aujourd'hui l'ordre patriarcal.

D'ailleurs les masculinistes le sentent bien, eux qui se considèrent déjà en danger avec les maigres progrès en matière d'égalité de ces dernières années. Le monde à beau être dirigé par des hommes, ils arrivent malgré tout à le penser comme étant dénaturés par la simple existence de quelques personnes ne se reconnaissant pas dans les catégorisations habituelles.

Il faut la plus grande délicatesse dans la déconstruction des identités car l'indifférenciation n'est pas non plus souhaitable. Tout en acceptant qu'il existe une part d'arbitraire et de subjectivité dans le processus de catégorisation on doit lui reconnaître une certaine utilité. Le phénomène existe et il serait vain de le nier. Par contre il doit se comprendre avec ses limites dont il est essentiel d'être conscient. Accepter de pouvoir être sujet à des préjugés est déjà un bon point de départ pour limiter les effets nuisibles de la catégorisation. Il faut aussi remettre à jour régulièrement nos catégories. La manière de considérer les autres évolue continuellement. Enfin, il faut identifier les catégories qui induisent, par elles-mêmes, de la disqualification. C'est pour cette raison que les mots utilisés sont si importants et qu'il s'agit là d'un combat essentiel qui est parfaitement intégré par les progressistes et les réactionnaires.

2ème étape, l'assignation à des catégories

Comme pour tout ce qui touche aux sciences sociales, l'utilisation de catégories pour penser et organiser la société revêt un caractère subjectif. En admettant qu'il existe un large consensus pour définir quelques catégories opérationnelles, la manière d'y assigner des individus est également problématique. Restons sur l'exemple du genre : une société peut avoir besoin de simplifier cette question complexe en se basant sur le passif historique concernant ce sujet.

Par contre, aucune règle sociale ne peut prétendre à avoir d'effet sur le ressenti personnel. C'est une limite absolue entre l'organisation d'une cohabitation pacifique et le totalitarisme. Le totalitarisme ne reconnaît pas le côté utilitaire des normes qu'il produit. Il les considère comme existant par elles même et intangibles. Ne pas adhérer à la catégorisation dominante peut être considéré par les réactionnaires comme une mise en danger de l'ordre social. C'est probablement absurde, mais il n'est pas ici l'objet de le démontrer. Ce qui importe est de comprendre la fonction de ces catégories pour les personnes qui les défendent. C'est pour elles une sorte de point de repère qui est sensé donner un sentiment de stabilité et de sécurité. Dans les faits, cette prétendue stabilité semble plutôt destinée à maintenir les avantages des personnes favorisées sur les catégories dominées.

Il est donc difficile de distinguer la catégorie de ses effets. Pour poursuivre avec l'exemple de la catégorie de genre, elle sert en grande partie à attribuer des rôles qui deviennent indissociables de la catégorie en question, à tel point que le rôle en question finit par contribuer à la détermination du genre. On peut accorder le bénéfice du doute sur une quelconque intention de maintenir une domination dans le processus d'assignation à ces catégories. L'idée affichée est de différencier les individus sans velléité de hiérarchisation. La hiérarchisation serait un «effet secondaire», rarement perçu ou reconnu comme tel par ceux qui en bénéficient, soit qu'ils n'en ont pas conscience, soit qu'ils minimisent la réalité de la domination comme c'est le cas avec le modèle patriarcal dans notre société.

3ème étape, la hiérarchisation

Si la hiérarchie entre les différentes catégories est déjà présente de manière sous-jacente à l'étape précédente c'est au moment où elle s'affiche pleinement que le principe d'égalité est objectivement mis à mal. A partir du moment où l'on est confronté à des personnes qui assument pleinement cette posture, au-delà du fait qu'il y ait au moins le mérite de la clarté, il vaut mieux gérer la situation plutôt que d'espérer changer la croyance de l'autre. Celui qui a intégré une vision hiérarchisée du monde est une énigme presque insoluble pour celui qui a une vision égalitaire entre les individus.

La question qui se pose est de trouver un chemin pour cohabiter pacifiquement avec des personnes mues par des idées inégalitaires. En admettant qu'il existe un moyen de convaincre, voir de convertir les personnes habitées par une telle vision du monde, celle-ci est tellement présente qu'il serait illusoire d'imaginer qu'un autre modèle puisse prendre l'avantage rapidement. Les préjugés inégalitaires se déploient dans de nombreux domaines comme, **le sexisme** –supériorité de l'homme et du modèle dit «binaire»- ; **le racisme** –hiérarchie des individus selon leurs cultures, origines ou spécificités physiologiques- ; **la classe sociale** -transmission et reproduction des dominations économiques- ; **les attributs «naturels»** -supériorité justifiée par des capacités intellectuelles (Q.I.) ou personnelles (imagination, «génie»)-, **la vertu morale** -capacité soit-disant innée pour le bien commun et le juste- pour ne citer que les catégories les plus connues. Ces catégories se combinent de façon à ce que le mâle, blanc, riches, fort et intelligent, avec une bonne réputation morale, se trouve au sommet d'une hiérarchie fictive, puisque basée sur des catégories fictives, mais cependant opérante. On peut regretter l'impact de ces catégories sur le réel, mais il faut faire avec.

Il est à noter, même si ça semble évident, que la vision hiérarchique se combine souvent avec le côté «compétitif» traité au chapitre précédent. Là encore c'est quelque chose qui n'est pas toujours assumé. Il est compréhensible que les personnes placées en état de minorité dans telle ou telle organisation de la société entrent dans une certaine forme de résistance par rapport à une situation qui les désavantage. Du point de vue des «dominants» cette résistance est perçue comme un acte d'hostilité, oubliant que c'est la nature de l'ordre établi qui provoque les actes de rébellion. Les intentions de défense de l'ordre public, justification principale pour le maintien d'un système inégalitaire, sont prises en défaut si l'acte de catégoriser génère des inégalités trop flagrantes, puisque la résistance qui en découle est justement un facteur de désordre. La conséquence d'une organisation sociale trop hiérarchisée est donc qu'elle doit s'appuyer sur l'usage de la force pour se maintenir. Sans coercition une société inégalitaire n'est pas viable. Ainsi plus une société est inégalitaire plus elle doit son équilibre à l'usage de la force par les personnes dominantes. Le côté inégalitaire nourrit le côté compétitif.

Conséquences et solutions

Les deux aspects (compétitifs et inégalitaires) vont souvent de pair mais pas nécessairement. Certains conçoivent le côté compétitif sans présumer de la moindre supériorité ontologique d'un groupe, ou d'un individu, sur un autre. Seul le résultat du rapport de force compte pour eux et celui-ci n'est pas immuable. Il existe aussi certaines postures paradoxales dont il faut tenir compte. Je parle encore des personnes défendant une philosophie collaborative tout en estimant que celle-ci n'est possible qu'à l'intérieur d'un groupe déterminé, concevant que ceux qui n'en font pas partie n'en sont pas capable ou digne. Ils défendent des principes solidaires mais en réduisent arbitrairement la portée en raison de leurs préjugés. Il faut reconnaître que les effets d'une lutte entre deux groupes sociaux en compétition peuvent rendre la collaboration entre deux camps difficile, que les individus en faisant partie le veuillent ou non.

Le problème de l'assignation à des catégories amène les individus à devoir se positionner sur des sujets cristallisant des tensions entre différents groupes. Par exemple, lors de la votation proposée par l'extrême droite suisse pour inscrire dans la constitution l'interdiction de la construction de minarets, nous étions soudain obligés de nous positionner par oui ou par non dans un débat dont nous n'avions pas choisi les termes. Le débat matérialisait un pseudo conflit entre les musulmans pratiquants et les autres citoyens. La majorité ayant accepté cette initiative, notre pays fut perçu comme étant hostile aux musulmans dans leur ensemble. Ce ressenti s'est trouvé injustement projeté par certains sur l'ensemble des citoyens non-musulmans. Le côté inégalitaire de cette votation (les édifices d'autres religions n'étaient pas concernés), combiné au rapport de force d'une votation, a accentué une opposition entre deux groupes fictifs, faisant fi de toute les nuances d'identité des membres qui les composent.

Autre problème, l'argument de la résistance contre-productive. Il s'agit d'une sorte d'inversion de la responsabilité. Dans un premier temps, il existe une situation stigmatisante, par exemple le sexisme, qui réduit la liberté des groupes minoritaires. Les catégories stigmatisées vont agir sur deux axes qui peuvent être contradictoires. D'abord par la réfutation de la catégorisation elle-même, quelles sont ses limites et les modalités pour la définir. Ensuite par l'appropriation de la catégorie pour un combat qui porte sur ses effets discriminants. Dans l'exemple du sexisme, plus les différences «naturelles» entre hommes et femmes seront réduites, moins les différences de statuts ou de rôles subordonnés seront justifiés. C'est ainsi qu'«on ne naît pas femme, on le devient». Par ailleurs, plus le combat pour l'égalité sera avancé, moins les distinctions entre les sexes n'auront de sens. Ce qui peut paraître paradoxal, c'est qu'il est impossible d'avoir des revendications pour une catégorie sans valider son existence. C'est ainsi que la réaction construit la défense de la catégorie dominante, en l'occurrence les hommes hétérosexuels, en ciblant les paradoxes de la résistance, la forçant à une cohérence impossible. C'est le cas de certains happenings contestés, réservés aux personnes non-binaires, moyen d'action qui peut éventuellement se discuter, mais qui ne peut en aucun cas être considéré comme une finalité (sauf de la part de certains militants, mais il y a des cons partout).

Il est toujours facile de critiquer les moyens d'actions des catégories minoritaires, mais il est plus difficile de se mettre à leur place quand on est pas directement impacté par les inégalités les concernant. Bien sûr, un «privilegié» peut toujours se sentir avili par les injustices d'un système dont il bénéficie, mais même en prenant parti contre, il n'a en quelque sorte pas le droit de s'approprier un combat dont il n'est pas le principal concerné. Il peut défendre les causes auxquelles il croit, mais pas se placer en donneur de leçon sur les moyens utilisés. Cela ne signifie pas plus de soutenir aveuglement tous les moyens utilisés, mais d'être vigilant et de refuser la confusion entre les moyens et la cause. Cette confusion est souvent instrumentalisée par les réactionnaires pour justifier leur refus des revendications.

Par ailleurs, les revendications peuvent aussi être discutées pour elles-mêmes, quels que soit les moyens pour les faire valoir. Par exemple la discrimination positive peut nous interroger. Ce n'est pas l'espace pour faire ce débat, mais il peut être mené, il existe de bons arguments pour ou contre ce dispositif, dans la perspective d'un combat égalitaire. On peut aussi discuter de la priorité des revendications même si, encore une fois, il est compliqué de se positionner quand on n'est pas directement impacté.

C'est sur ces différents terrains qu'il faudrait placer le débat pour peu que l'on adhère aux principes d'égalité. Le meilleur chemin qui permette de ne pas sombrer dans une contradiction fatale est de ne pas considérer ses opposants comme étant inférieurs. Même dans le cas de figure où la croyance en l'inégalité, quelque soit sa forme, est dissimulée derrière du déni ou de la mauvaise foi, considérer que l'autre n'est pas capable de comprendre sa position, contredit la thèse de l'égalité que l'on souhaite défendre.

Selon **Jacques Rancière** dans sa posture sur l'éducation, chacun est capable d'apprendre. L'apprentissage n'est pas une disposition réservée à telle ou telle catégorie imaginaire. C'est avant tout une question de volonté et d'opportunité. La volonté de comprendre ce qu'on ne comprend pas, la volonté de savoir faire ce qu'on ne sait pas faire. C'est la nécessité qui pousse à fournir les efforts indispensables pour accroître son potentiel. La curiosité, la volonté et la capacité à communiquer permettent d'accéder aux ressources permettant de trouver les solutions aux problèmes rencontrés.

C'est ainsi qu'il est possible d'apprendre une langue sans professeur, par succession d'expériences, d'essais et d'erreurs, que l'on s'efforce de corriger. De la même manière, si on considère que le principe d'égalité est valide, il doit être valide pour quiconque serait disposé à entrer dans un échange honnête. Un tel échange est précieux car les préjugés, la disqualification sont souvent pré-imminents. Il faut tenter de les désamorcer tout en évitant de donner des leçons. Après tout, notre propre légitimité n'est pas forcément acquise.

Ce qui peut être un atout dans un tel débat est que l'inégalité est rarement assumé pour lui-même. Il se justifie souvent en réaction d'un ressentiment qu'il est important d'identifier. On imagine que la perception d'une «catégorie hostile» précède la genèse du ressentiment mais ce n'est pas forcément le cas. Le ressentiment est une force destructrice très puissante qui survient à la suite d'expériences pénibles. L'attribution de la responsabilité de ces expériences à des catégories fictives est une réaction de faiblesse pour tenter de surmonter un sentiment d'impuissance. Contrer ce mécanisme de défense, tout improductif soit-il, peut être ressenti comme la négation des expériences en question.

Gardons-nous toutefois de la condescendance. L'idée de l'égalité des intelligences est mise à mal quand on a l'impression que l'interlocuteur pense «faux». Il n'est pas évident de résister à ces sentiments, d'autant plus que certains raisonnements fallacieux ont pu aussi nous imprégner. Chercher à contrer la doctrine inégalitaires sur le terrain de la logique et de l'argumentation est un piège à éviter. Ce n'est pas ainsi que l'on arrivera à déconstruire ce type d'idées. Tant que celles-ci seront opérantes, c'est-à-dire utile dans une perspective sécurisante (probablement à tort) ou sociale (pour s'adapter à l'environnement), les tentatives de déconstruction logiques n'auront pas d'effet.

Certaines idées sont ancrées sur des bases émotionnelles et pas seulement chez «les autres». Nous sommes tous sujets à l'émotivité et il serait présomptueux de s'en croire immunisé. Chacun porte un héritage cognitif fortement influencé par son milieu social. La ségrégation sociale permet de construire des réalités différentes. C'est pourquoi il faut lui résister de toutes nos forces et tenter de garder un lien avec ceux qui ne pensent pas comme nous. C'est la clé pour favoriser la capacité de comprendre ce que ressent l'autre. On connaît tous quelqu'un ayant des propos «racistes» mais qui adopte pourtant une attitude respectueuse envers une personne visée par les propos en question. C'est encore le fameux «ami noir» brandi en alibi dans les procès en racisme. Rien ne laisse penser que cette amitié ne soit pas sincère. La contradiction flagrante entre le discours et les actes ne semble pas avoir d'impact sur le raisonnement du «raciste».

Un raciste repenté m'expliquait la façon dont il avait réussi à revenir d'une attitude qu'il reconnaissait comme ayant été radicalement raciste : tant qu'il évoluait dans un environnement imprégné par les mêmes idées, rien n'aurait pu le faire changer. Mais en se retrouvant dans un cadre plus cosmopolite, il réalisa que sa manière de voir allait le couper de personnes qu'il estimait. C'est l'affect qui l'a poussé à se remettre en question. La plupart des racistes ne sont pas conscient de l'être. Le racisme, comme le sexisme, ne sont pas la simple addition de comportements individuels mais le produit de systèmes de domination. C'est pour cette raison qu'il est absurde de parler de racisme «anti-blanc».

Le combat pour changer ces systèmes d'oppression est un gros sujet que je n'aborderai pas ici. Le centre de mon propos est de renouer le lien avec l'humanité de nos contradicteurs. Ces gens ont, malgré certains de nos préjugés, eux aussi un cœur. Il est fort probable qu'ils n'auront pas lu ce

texte, le trouvant trop «woke» à leur goût. Je cherche à comprendre le «mode d'emploi» de ceux qui se résignent à accepter un certain ordre des choses, parfaitement documenté par la sociologie et d'autres sciences sociales, ordre qui procure des avantages à certaines catégories sociales. Ils préfèrent contester les sciences en question plutôt que de changer d'opinion. Je postule qu'il est inutile d'entrer sur le terrain de l'argumentation avec eux mais qu'il n'est pas inutile de nourrir une forme de civilité, dans la mesure où nos interlocuteurs ne sont pas dans une agression frontale contre nous, ou nos très proche.

C'est délicat à dire et à entendre, surtout pour les personnes qui sont le plus victimes des systèmes d'oppression, et je conçois, qu'étant donné mon statut (d'homme blanc), je ne puisse pas être compris par tous. C'est d'autant plus dur que certaines personnes, ouvertement racistes et sexistes, ont des attitudes tellement inacceptable, du point de vue du respect de la personne, qu'on aurait plutôt tendance à les assimiler à des sortes de monstres. N'oublions pas que ce genre de sentiment est souvent réciproque et que l'entretenir ne fait que renforcer un antagonisme mortifère. Trouver le moyen de s'opposer, de toutes ses forces, aux actes de violences et aux idées nauséabondes, sans cesser de considérer l'autre comme un être humain, est parfois impossible. Mieux vaut dans ce cas éviter toute forme de discussion et se contenter de se protéger. Se protéger de l'agression bien sûr, mais surtout de la montée de son propre ressentiment.

Je suis bien conscient que cette attitude peut être perçue comme étant hautaine et moralisatrice. Refuser le combat frontal pousse l'adversaire dans une situation inconfortable, puisque ça met sur ses seules épaules la responsabilité de la confrontation, voir de l'agression. Cela peut l'amener à se comporter de manière encore plus radicale. Mais je ne vois pas d'autre issue que la recherche d'une certaine forme d'exemplarité si on veut défendre le principe d'égalité jusqu'au bout. Croire que nous sommes tous égaux implique de refuser de considérer quiconque comme supérieur ou inférieur. Ce n'est pas une démarche facile surtout quand il s'agit d'être soi-même cohérent.

3. Contre nos défaillances

Pour contrer les deux premiers points il y a une exigence d'**exemplarité qui peut sembler inatteignable**.

Le point commun entre les deux principaux facteurs de troubles, les principes de compétition et d'inégalité, est qu'ils ne peuvent être combattu que par l'exemplarité. Il est facile de plaider pour notre propre faillibilité pour conclure à l'inutilité de mener un combat pour une telle exigence. La base de toute la démonstration vers un bonheur possible pour tous est une sorte de pari, à la manière du **pari de Pascal**. Combattre la compétition et le tous contre tous par une attitude collaborative est un pari sur la seule posture pouvant amener un monde pacifié. Si nous n'y croyons pas, nous ne pouvons pas croire non plus à un monde où le bonheur serait accessible au plus grand nombre

Le principe d'égalité est aussi un pari, ou plutôt un postulat selon **Jacques Rancière**. Il est inutile de chercher à prouver l'égalité des intelligences. Il faut y croire, simplement parce que toutes les façons de déterminer la supériorité d'une personne sur une autre, ou d'une catégorie de personne sur une autre, sont facilement infirmables. Rien ne peut démontrer la supériorité d'une personne sur une autre. L'égalité des droits et des chances ne peut exister sans postuler l'égalité des intelligences.

Il y a donc deux actes de foi à adopter pour espérer un bonheur accessible à tous. On peut rétorquer que c'est difficile, que c'est un saut dans le vide qu'on ne peut espérer de tout le monde. C'est cependant, à mon avis, le seul choix à la fois optimiste et raisonné. Les autres actes de foi, les croyances en une intervention divine qui arrangerait le monde par exemple sont optimistes mais nettement moins raisonnés. Ils ne peuvent être compatibles avec l'idée d'un monde de partage et d'égalité. Ce type d'idées se trouve dans la plupart des religions même si elles mettent en avant de

nombreux éléments tout à fait contradictoires (à chacun sa manière de croire). Nous pouvons être certains désormais, maintenant que le monde est globalisé et que les différentes cultures se rencontrent et se mélangent, qu'il n'y a rien de bon à nous opposer les uns aux autres, quelques soient nos différences, et qu'il n'y a rien de bon non plus à considérer ceux qui ne sont pas comme nous comme des êtres inférieurs.

La question de notre faillibilité est une question pertinente. Sommes-nous capable de nous adapter à un monde de paix et de respect ? Est-ce que notre nature profonde ne nous amène pas à nous fourvoyer continuellement ? Je me suis souvent demandé si je saurais vivre dans un monde idéal, si ce rêve m'est accessible ou si c'est simplement une projection d'une nouvelle humanité dans un futur lointain. **Nietzsche** parle d'un nouvel homme, d'un sur-homme qui adviendrait à la suite de la mort de Dieu. Sommes-nous prêts à déjà être cette nouvelle version de l'humanité ? Voir cette question sur un angle aussi radical, même si c'est assez poétique, voir prophétique, nous paralyse sans doute plus que cela nous aide. Mettre la barre trop haut nous empêche de déjà commencer le chemin vers ce nouvel âge.

C'est sur de nombreuses générations que nous allons dans ce sens, c'est difficile à percevoir mais ce chemin est déjà commencé et rien ne l'arrêtera. Pour le voir, il faut prendre un peu de hauteur par rapport à la nature angoissante de l'actualité quotidienne. Une part de nous, celle qui vit les tourments existentiels, peut ressentir le monde comme étant effrayant. Il y a une succession de drames qui nourrissent cette impression, et la question de notre propre devenir, qu'il s'agisse de notre survie immédiate ou des questions plus spirituelles ne contribuent pas toujours à voir les aspects positifs de la vie.

Pourtant, au-delà des massacres et des catastrophes, il existe une évolution inéluctable qui va dans le bon sens. A peine les peuples se connaissent qu'ils se mélangent, qu'ils collaborent. Les connaissances se partagent, la vie s'allonge, la maladie recule. Ce n'est pas sur les quelques dizaines d'années de nos existences qu'il faut voir ça, mais sur l'âge de notre espèce. Les dinosaures ont dominés la Terre des millions d'années alors que notre espèce n'en a que quelques milliers.

La question de notre maladresse n'est pas prépondérante à cette échelle. Bien sûr que nous faisons des erreurs, et que nous en ferons encore. Suivre un chemin implique aussi de se perdre ou de tomber quelques fois. L'important c'est de se relever, de retrouver sa route et surtout d'apprendre. Ne voyons pas nos erreurs comme des fardeaux honteux, c'est au contraire des bénédictions dans la perspective de notre lente évolution. Toute la nature nous montre cette voie. Combien de mutations malheureuses pour une seule pertinente ? Combien de fois un enfant doit-il tomber avant de faire du vélo ? La chute est douloureuse alors nous cherchons des maîtres qui pourraient nous empêcher de tomber. C'est une option, mais ce n'est pas la seule. Il n'existe pas qu'un seul chemin. Cela peut paraître trivial mais pertinent.

Ce que nous montre l'évolution de l'humanité c'est un inéluctable progrès. Personne ne peut dire vers quoi précisément cette évolution nous amène. Certains pensent sincèrement le savoir. Peut-être ont-ils raison, mais rien ne peut le démontrer. Si l'avenir est écrit nous ne sommes pas encore en mesure de le lire. Quoi qu'il en soit, le progrès est là, il est incontestable. Nos enfants sont plus cultivés que les enfants de nos grand-parents, n'en déplaît aux passéistes qui pestent contre les fautes de grammaire et les téléphones portables. Les minorités sont mieux considérées que le siècle dernier dans la plupart des sociétés. Le mouvement réactionnaire en vogue actuellement le perçoit bien et c'est pourquoi il est si virulent. Tous ces progrès, y compris les progrès scientifiques, font désormais partie du paysage de notre humanité, même s'ils peuvent subir quelques revers.

Je pense que quelque soit la manière de nous comporter individuellement, le monde va vers plus de collectivisme et d'égalité. Je sais que je peux me tromper mais personne ne peut prétendre connaître l'avenir. Nous avons cependant besoin de nous projeter, d'imaginer ce qui pourrait

advenir, pour fonder nos choix. Nous pouvons légitimement imaginer un monde dystopique, en mettant le focus sur le pire de nous-même. En admettant que cette perspective nourrisse en nous une combativité optimiste, il y aurait une forme de vanité à penser que nos actes ont quelque importance pour changer l'avenir. Cette manière de penser est spécifique à l'individualisme et alimente les motifs de confrontation. Elle amène à considérer ceux qui ne pensent pas de même comme étant dans l'erreur, de les traiter avec hostilité, mépris ou condescendance.

Le choix de l'optimisme peut toujours être contesté. Ses contradicteurs l'associent parfois à de l'idéalisme, voir à de la naïveté. Ils considèrent qu'il s'agit d'une vision peu réaliste du monde, s'appuyant pour cela sur les exemples illustrant la part sombre des humains. Mais l'optimisme est pourtant indispensable à notre vie quotidienne. Nous avons tous besoin de croire en quelque chose de positif pour trouver l'énergie de nous mouvoir. Cela peut être à travers la quête de plaisirs, qui peuvent sembler futiles, ou en cherchant son bonheur en embrassant des causes. Cependant, la réalité de nos tourments nous ramène aux angoisses existentielles liées à notre insignifiante petite existence. Pour éviter d'être accablé, nous sommes nombreux à trouver refuge dans diverses échappatoires, comme des névroses, des idéologies, des croyances certains vont même fuir la réalité dans l'ivresse ou d'autres subterfuges. C'est ainsi que l'on peut être optimiste pour de mauvaises raisons.

Ce n'est pas ce dont il est question ici. Il s'agit de concevoir une perspective positive qui serait déterminée par une observation raisonnée de l'évolution de l'humanité et d'admettre que cette perspective donne une place insignifiante à nos actes individuels. Il est difficile d'être positif soi-même devant le sentiment de la presque inutilité de son existence. Il faut pourtant bien se libérer de la vanité d'avoir plus d'importance que l'on en a vraiment. Connecter notre raison et notre optimisme est la meilleure chose à faire pour trouver une manière modeste de contribuer de notre mieux à notre humanité commune. Nous devons apprendre à comprendre notre destinée et tenter d'y contribuer de notre mieux. Même s'il y a là un acte de foi, ce n'est pas un geste d'illumination, mais le seul pari raisonnable qui nous est donné à faire pour supporter les péripéties de notre quotidien sans devoir fuir la réalité dans le déni ou autre subterfuge.

Est-ce difficile ? Ne pas générer de violence, ne pas inféoder l'autre, ne pas mentir, en sommes-nous vraiment incapables ? Est-ce que seul les plus vertueux, les saints peuvent se comporter de manière si exemplaire ? Nous pouvons le penser de manière tout à fait légitime. Il est vrai que si l'on met la barre tout en haut de l'échelle de l'exemplarité, aucun de nous ne semble vraiment capable d'être au niveau. Il faut toutefois prendre en compte que les images de tous les saints, les Mandelas, les Ghandis, ne sont que des représentations idéalisées de personnes semblable à nous. Ces hommes et ces femmes avaient leurs parts d'ombre, leurs failles et on ne connaît presque rien de leurs nature profonde. La légende de ces illustres figures se construit sur quelques uns des combats qu'ils ont menés. Nous n'avons pas besoin d'être parfaits. Tout ce qui compte est d'essayer, quelques bonnes actions peuvent avoir de grands effets.

D'un point de vue pratique, il faut admettre qu'il n'est pas facile de savoir où se trouve la limite de ce qui permet d'agir juste, tout en préservant ses valeurs, ses intérêts et sans nuire à quiconque. Est-ce un argument valable pour renoncer à suivre ce chemin ? C'est à chacun de répondre à cette question. Ce qui semble certain c'est que tout le monde est capable de percevoir quand une telle limite est manifestement franchie. C'est un sentiment qui est spécifique à chacun et qui dépend également du contexte. Notre devoir consiste à apprendre à reconnaître cette limite et tenter d'éviter de la franchir. Mais ce n'est pas tout. Nous devons aussi apprendre à gérer au mieux les moments de transgression pour en atténuer les effets négatifs, et tenter de réparer ce qui peut l'être.

Nous sommes tous suffisamment civilisés pour gérer la plupart des situations de la vie courante. La capacité à la modération est cependant mise à l'épreuve dans de nombreux cas extrêmes et c'est là que nous pourrions douter de l'intérêt de conserver une ligne vertueuse. De nombreux cas de

dilemmes moraux illustrent parfaitement cette complexité. Je vais me contenter de donner quelques exemples délicats issus de notre réalité contemporaines.

L'urgence écologique

L'optimisme rationnel se base sur une perspective à long terme. La question de la rapide détérioration de notre environnement de vie rend les projections dans le futur difficile voir impossible à penser. Imaginer un environnement hostile ou inhabitable rend compliqué le recours à la théorie des jeux. Faire abstraction de sa petite personne est déjà une chose difficile mais rien ne dit que les règles du jeu seront les mêmes demain. Devant cette impression d'assister à la fin d'un monde la tentation est grande de se mobiliser de manière radicale et d'essayer de forcer le destin en utilisant des moyens extrêmes.

Si je ne conteste pas l'importance de souscrire à ce type de combat, et même avec une certaine radicalité en ce qui me concerne, je reste persuadé qu'il y a une immense vanité à imaginer que de renoncer à un comportement vertueux produise un monde meilleur. Comme dit **Brassens** : « S'il suffisait de quelques hécatombes pour qu'enfin tout changea, enfin tout s'arrangea, depuis tant de grands soirs que tant de têtes tombent, au paradis sur Terre on y serait déjà. ». Même si dans un élan fantastique, au prix de sérieux sacrifices on pouvait juguler la crise écologique actuelle, on peut être certain que c'est à de nouveaux périls qu'il faudra faire face demain. Si on formule cette question sous forme de dilemme : faut-il accepter la violence et considérer la vie et le respect de l'autre comme facultatif, ou vaut-il mieux accepter le risque de voir notre écosystème s'effondrer ? C'est un dilemme très classique entre dogmatisme et utilitarisme.

Même si on était certain d'avoir la recette pour un monde idéal, alors on en viendrait à considérer ceux qui ne veulent pas l'entendre comme des ennemis ou des obstacles. Même en admettant que demain une nouvelle idéologie fasse consensus, et trouve le chemin pour concilier la radicalité des changements à effectuer dans nos modes de vies et le respect des groupes et des individus, elle ne se construira pas dans la suite d'actes de violences, elle en serait même l'antithèse. Ceci dit, il reste important de mener cette lutte et de ne pas se résigner à la fin de l'habitabilité de notre monde. C'est un combat qui doit rester radical dans ses objectifs pour réussir.

Toutefois il ne faut pas se laisser aveugler par ce seul combat, d'autres sont tout aussi importants, si ce n'est à nos yeux au moins aux yeux de certains, et le risque d'une compétition des luttes est à prendre en compte. La convergence absolue des luttes ne peut se faire qu'en face d'un ennemi commun, qui permet de fédérer les différentes priorités. Il y a toutefois des dommages quand on structure un combat «contre» au lieu de «pour», on nourrit des antagonismes au lieu de favoriser la collaboration constructive.

Contre le fascisme

Conjuguant une totale adhésion aux principes de la force et de l'inégalité la doctrine fasciste est le paradigme de ce que l'on pourrait considérer comme étant le mal absolu. Même si c'est un combat fédérateur c'est justement le piège où il faut éviter de tomber. C'est un paradoxe qu'il nous faut résoudre pour rendre possible une conduite vertueuse. Il faut trouver la manière de qualifier l'attitude destructive et méprisable du fascisme tout en essayant de préserver l'étincelle d'humanité qui doit rester chez les personnes qui l'adoptent. Comment ne pas sombrer dans la haine qui est attisée par les adeptes du fascisme ?

Il est évidemment impossible de donner la moindre leçon à quiconque se sentirait victime du fascisme et qui tenterait de faire valoir sa survie et sa dignité. Il existe des circonstances atténuantes si certains en venaient à ne pas réussir à conserver une ligne vertueuse. Tant que ces situations

exceptionnelles ne sont pas érigées en modèle, mais en cas à part, je ne me permettrais pas le moindre jugement sur des exceptions.

Cette précaution rhétorique ne doit pas nous empêcher de penser à la meilleure manière d'aborder les situations de confrontation avec des personnes ou des mouvements fascistes. La première chose qui me vient à l'esprit, avant même d'envisager les moyens de résistance, est de m'assurer de bien identifier l'adversaire. Il faut bien reconnaître que les références au fascisme sont assez fréquentes et quelques fois dévoyées. Je ne vais pas me lancer sur une analyse détaillée de la meilleure manière de reconnaître le fascisme, il est probable que nous ne serons jamais tous d'accord sur une définition. Par contre je pense que pour avancer dans ce combat il est nécessaire de ne pas se contenter d'évaluation à l'emporte-pièce. La meilleure manière de combattre le fascisme est déjà d'être armé d'une solide culture politique et historique, pour le reconnaître d'une part et pour le mettre à nu d'autre part. Ce n'est bien entendu pas un combat qui est réservé à une élite intellectuelle, chacun est capable d'apprendre si les circonstances le mettent dans la nécessité de le faire.

La connaissance est probablement l'arme la plus efficace contre le fascisme. La lutte contre la connaissance constitue la première pierre du régime fasciste. **Sebastian Dieguez**, ce ne n'est pas le seul à développer ce sujet, en parle remarquablement bien dans son essai sur la construction de cette ère de la contre-vérité dans laquelle nous sommes entré («Total Bullshit»). La déconstruction de la réalité provient d'un long processus qui a été aussi favorisé par les errances des sociétés démocratiques, trop souvent prise en défaut par rapport aux vertus qu'elles prétendent défendre. Il y a l'exemple célèbre de la guerre en Irak avec les mensonges américains, et la résistance trop molle des partisans de la vérité. La confiance dans les institutions a été écornées, à juste titre. Cela ne justifie pas de renoncer à un rapport rigoureux à la connaissance scientifique. La démarche scientifique exige des efforts qu'il faut être prêt à fournir et aucune vérité ne s'impose facilement. Par contre le doute est beaucoup plus fréquent et moins désirable et confortable que la certitude. A nous de ne pas céder à la tentation de succomber à de fausses croyances, et de conserver envers toute chose un regard critique et bienveillant. Certains discours n'ont pour objet que de générer une émotion, afin de favoriser l'adhésion à une idéologie, en donnant une forme de réalité à des envies ou des peurs, et de mettre le public sous l'emprise du locuteur qui profite de son aura. Rester critique envers les idées qui nous séduisent en conservant une forme de charité envers les idées qu'on combat, est le meilleur moyen de lutter contre le fascisme. Celui-ci se nourrit principalement de l'opposition frontale entre des groupes d'individus qui ne souhaitent au départ que simplement cohabiter en paix.

Pour la personne dans la tourmente, ce discours peut paraître trop modéré, trop mou. Ce qui motive toute ces précautions pour ne pas plonger la tête la première dans le combat vient du fait que j'ai tendance à considérer les adeptes du fascisme comme les premières victimes de cette idéologie. Sans être condescendant je pense que c'est un chemin qui provient d'un profond ressentiment. Sur ce sujet, je recommande un ouvrage de **Cynthia Fleury**, «Ci-gît l'amer». Il donne une explication qui expose l'importance du ressentiment dans la genèse du fascisme. Cette approche holistique, associant la philosophie, la sociologie et la psychologie, identifie les principales causes du fascisme, et montre comment cette idéologie mortifère finit par léser absolument tout le monde. Ce n'est pas en combattant les individus que l'on combat le fascisme. Il existe de nombreuses approches réflexives pour comprendre comment le monstre du fascisme se nourrit et croît, la référence à **Cynthia Fleury** n'est qu'un exemple. Il faut mettre son nez dans cette question plutôt que de se jeter dans la mêlée, surtout à une époque où il est devenu si fréquent de délégitimer son contradicteur en l'associant à un nazi.

Ce terme est devenu une sorte d'épouvantail et il ne suffit pas de suivre aveuglément celui qui prétend combattre le mal. Le radicalisme antifascisme ne se reconnaît pas à ses moyens d'action, mais à une réflexion profonde qui permet une pensée sans compromis. Il est beaucoup plus compliqué d'avoir pour soi-même une rigueur absolue sur toutes ses positions idéologiques que

d'avoir une action forte sur un seul sujet. C'est une exigence immense et personne ne peut prétendre tout comprendre. De ce point de vue il est vrai que nous sommes forcément faillibles mais ceci ne doit pas nous paralyser. D'une manière ou d'une autre nous devons agir. Pour des actions anodines nous avons la possibilité d'atténuer ou de corriger de petites erreurs d'appréciation, même si le fascisme se construit aussi sur de petits détails. Mais pour des actions plus fortes, comme des actes de violence par exemple, il faut se donner tous les moyens pour s'assurer d'être dans le bon camp.

De plus, quand on a identifié le combat que l'on veut mener, la cause que l'on veut défendre, il n'est pas évident de choisir le moyen d'action approprié. Là aussi il est essentiel de bien se renseigner car presque tout le monde va prétendre combattre le fascisme, la plupart du temps sincèrement. Je ne pense pas qu'il serait honnête de la part de quiconque d'imposer une stratégie particulière. Cette incertitude fondamentale est la base de l'antifascisme, et c'est elle qui est la meilleure garantie de ne pas se fourvoyer. C'est certes inconfortable mais c'est justement l'importance du doute. Est-ce que cela nous empêche d'avoir des actes forts, indispensable pour résister aux manœuvres hostiles du fascisme ? Ce n'est pas le cas même si l'antifascisme doit souvent se contenter de réagir face aux attaques contre les principes de respect et d'égalité. La violence, l'anti-égalitarisme, le mensonge, sont des indicateurs objectifs de ce que contre quoi la plupart d'entre nous se mobilise. Nous pouvons avoir des actions préventives pour tenter de limiter les opportunités d'action du fascisme, en favorisant l'éducation et le respect par exemple, mais nous devons surtout réagir quand nous observons des transgressions manifestes. Dénoncer, ne pas cautionner, se donner les moyens de comprendre et de faire comprendre, sont des armes tout autant radicales que des coups de force ponctuels.

Faire face au démon

Comment qualifier, comment se comporter, face au mal absolu ? Malgré toutes nos bonnes intentions, nous avons tous des considérations radicales en face de certaines personnes. Je pense aux meurtriers d'enfants, aux psychopathes, aux tortionnaires et autres monstres. Toutes les explications rationnelles sont impuissantes pour essayer de trouver la moindre parcelle d'humanité chez ces personnes. C'est ainsi que le diable a été inventé, pour nous aider à vivre dans un monde où tant d'horreurs peuvent se produire. Nous avons besoin de donner un sens à ce qui peut se produire dans notre horizon et certaines choses dépassent notre entendement. La postulation de l'existence du mal absolu est une solution assez pratique et plutôt efficace pour interpréter certains événements, mais elle ne fait pas notre affaire. Le mal implique un très sérieux obstacle pour atteindre le bonheur. Le manichéisme détruit tout les efforts que l'on pourrait faire pour pacifier notre rapport au monde. Pourtant nous sommes amenés à le convoquer, souvent contre toute raison.

Je pense qu'il est inutile de se forcer à ne pas avoir ce genre de sentiment. Notre empathie a des limites et à l'impossible nul n'est tenu. Ce n'est pas la peine de toujours tout rationaliser, de chercher des explications psychologiques ou sociologiques à tout ce qui peut nous heurter. Nous n'en sommes parfois pas capables et nous avons le droit de nous contenter d'avoir recours à des qualifications animalières ou manichéenne. On dira qu'il faut distinguer l'acte de l'auteur mais ce n'est pas toujours simple. Nous devons accepter nos faiblesses. Elles ont l'utilité de nous permettre de nous positionner de manière radicale et claire dans des situations spécifiques et extraordinaires. Dans certains moments, la prise de distance avec l'émotion suscitée par un acte horrible n'est pas souhaitable car ça serait nier la part sensible qui nous constitue. La quête d'un chemin rationnel pour nous permettre de vivre ensemble et en paix ne doit pas faire de nous des êtres froids guidés par la seule logique. Nos faiblesses sont aussi notre humanité.

Une fois ceci admis, il faut néanmoins garder un minimum de vigilance quand on bascule dans ce genre d'émotion. Au minimum, il serait souhaitable d'être conscient de ce qui est en train de nous arriver. Le crime horrible auquel on peut être confronté n'a pas pour seuls effets ceux rattachés directement à l'acte concerné, il a aussi l'effet de nous éprouver dans l'équilibre que nous

souhaiterions avoir entre notre rationalité et notre émotivité. Notre colère, notre haine, sont aussi les effets de cet acte, et nous en sommes à ce titre également victimes indirectes. Prendre conscience de ça nous permet de tenter de traiter au mieux ce traumatisme collatéral afin d'en contenir au mieux les effets dévastateurs qu'ils pourraient avoir sur nous. Car éprouver un sentiment est une chose, agir en conséquence en est une autre, mais devenir quelqu'un d'autre, un esclave, serait un prix beaucoup trop élevé et, pour peu que l'on croie au mal, un cadeau qu'il ne faut pas lui faire.

Pour essayer d'être concret sur ce sujet, nous devons être tolérants avec nos faiblesses, et en conséquence avec les faiblesses des autres. Si nous en venons à ne plus réussir à considérer l'autre comme un être humain, soyons-en conscients, assurons-nous que c'est une faiblesse circonstancielle que l'on ne souhaite aucunement ériger en règle universelle. Voyons nos faiblesses pour ce qu'elles sont au lieu remettre en question toutes les règles de conduites que nous avons patiemment construite, par expériences et réflexions successives. C'est là que la tolérance est indispensable. Confrontés à des situations horribles et ponctuelles, nous voyons tous nos repaires bousculés et sommes amenés à réagir de manière différente. Il est inutile d'attendre de chacun une réponse similaire. Certains réussissent à garder la ligne de conduite qu'ils se sont donnée tandis que d'autres n'y arrivent pas. C'est la gravité d'un événement qu'il faut incriminer, pas la manière dont chacun réagit.

Ce qui compte, encore une fois, c'est de tirer des leçons de ces douloureuses expériences. Nous pouvons accepter une certaine faillibilité en nous, comme nous devons aussi apprendre à la tolérer chez les autres. La rigueur et l'exigence que nous impose la quête d'une société où chacun peut avoir la possibilité d'être heureux, autant que possible, est forcément mise à l'épreuve. Cela n'implique nullement de renoncer à nos trois axes, non-violence, égalité et honnêteté. Quand on commence à voir l'œuvre du diable partout c'est vraisemblablement que nous sommes en train de nous fourvoyer. Nous avons les moyens de comprendre que les déséquilibres mentaux sont la cause de la plupart des pires crimes, de même que les circonstances sociologiques sont tout aussi objectivables. Nous n'avons pas besoin d'explications supplémentaires, même si l'affect peut nous amener momentanément sur un autre terrain, moins rationnel. L'important est de ne pas nous y perdre. Si nous voulons avoir un impact sur le réel, nous avons besoin d'identifier les vraies causes du mal, et de ne pas se laisser emporter par ses émotions au-delà de l'effet légitime d'un événement spécifique.

Le domaine du bien et du mal est un terrain particulièrement glissant. Toutes les religions s'intéressent à proposer des moyens de qualifier le mal. Même si on retrouve de nombreuses similarités entre les différents dogmes, il existe matière à confusion. Mais le point le plus troublant reste la grande variabilité de ce que l'on peut appeler l'échelle de gravité. Ce qui pourrait être une légère transgression peut être considéré par un autre comme une offense gravissime et on arrivera jamais à se mettre tous d'accord sur ce point. C'est un sujet qui nous oblige à une certaine tolérance. Nous ne pouvons pas avoir grande prise sur la vision des autres mais nous pouvons déjà questionner notre propre vision. A partir de quand puis-je être convaincu que je suis en présence du mal absolu ? D'où provient-il ? Comment lui faire face ? Il est possible de rationaliser ces questions sans les vider de leur substance mystique. C'est important, car si on croît au mal, on croît au bien, celui-ci doit exister de manière tout aussi irrationnelle et à moins d'être une créature complètement amoralisée, une personne optimiste peut toujours s'accrocher à l'idée que le bien va gagner. Quand aux personnes complètement immorales, c'est rare mais ça existe, la raison devrait les pousser vers les trois principes «cardinaux» de ce petit essai.

Résumé et conclusion

Nous avons une posture optimiste ou une posture pessimiste. La posture pessimiste n'étant pas productive de bonheur, ni individuel, ni collectif, il vaut mieux l'éviter. Si on n'y arrive pas, c'est probablement le symptôme de différents problèmes, c'est regrettable mais ce n'est pas l'objet de ce petit essai.

Nous avons tous un côté rationnel et un côté plus émotif. La raison nous amène à faire des choix réfléchis et logiques qui ne doivent pas occulter nos croyances et nos émotions. Elles font parties de nous et nous constituent, elles sont précieuses mêmes si elles peuvent être sources de souffrance. En prenant conscience de l'importance de chacun de ses côtés sur notre vie, nous nous mettons en mesure d'être le plus libre possible.

Il existe trois facteurs qui réduisent la liberté de chacun dans sa quête personnelle vers le bonheur : **la violence, l'injustice et le mensonge**. Nous devons mettre toutes les ressources à notre disposition pour réduire l'influence de ces trois facteurs pour rendre le bonheur possible au plus grand nombre de personnes. C'est un véritable combat contre nous-même, pour ne pas nous laisser embarquer par nos propres préjugés, mais aussi un engagement positif pour des valeurs, un acte de foi en l'avenir.

Il y a trois principales croyances qui font obstacle sur ce chemin : une **vision compétitive** de la société, une **perception inégalitaire** des individus, et **nos propres faiblesses** et contradictions. C'est des difficultés très fortes qui sont bien ancrées dans la population depuis longtemps. Il est extrêmement compliqué de faire changer les mentalités auxquelles elles correspondent. Le défi consiste à vivre avec ses difficultés, qu'elles soient chez les autres ou en nous. Même si on croit qu'elles perdent du terrain, elles sont encore présente pour longtemps et il faut réussir à y faire face en évitant de se laisser embarquer dans les modes que ces difficultés tentent de nous imposer.

Dans ce texte, au-delà de petites allusions à **Épicure, Nietzsche, Kant** ou **Brassens**, je me suis surtout tourné vers quelques références. Un petit article sur la théorie des jeux et l'écologie, la théorie de l'égalité des intelligence de **Jacques Rancière**, et l'essai de **Cynthia Fleury** sur le ressentiment. J'ai également évoqué le travail sur l'ère de la post-vérité de **Sebatian Dieguez**.

C'est sur une dernière idée de **Cynthia Fleury** que je vais conclure. L'époque que nous vivons est perturbante. Le camp de la réaction est à la manœuvre avec de forts relents de fascisme. Le combat contre le fascisme est assez fédérateur mais c'est un combat défensif et il nous manque à ce jour une vision positive et fédérative de notre avenir commun. La simple gestion du marché par des pouvoirs sociaux-démocrates a montré ses limites. Pour lutter contre ceux qui utilisent cet échec pour remettre en question certaines libéralités durement acquises, il nous faut inventer quelque chose de nouveau. Ça tombe bien car justement, de ce que j'ai compris de «Ci-gît l'amer», les difficultés que nous rencontrons sont justement propice à la créativité, comme meilleur remède au ressentiment. Nous sommes dotés d'une capacité extraordinaire qui nous permet à partir d'une situation inextricable, de voir surgir de nouvelles idées. Des idées de modalités de résistance, des idées de manière de vivre, et des idées de changer les choses en mieux. Le camp de la réaction ne propose que de s'accrocher au passé, se retranchant sur des concepts qui, ils ne s'en rendent pas compte, sont déjà vaincus. Il nous manque juste la survenance de la nouvelle idée, éminemment positive, qui amènera notre espèce vers sa prochaine étape.

Nous sommes dans la tourmente mais nous avons déjà vaincu en grande partie, et surtout dans la conscience de la plupart d'entre nous : l'esclavage, le colonialisme, le communisme. Je ne doute pas que nous verrons aussi la fin des impérialismes et du patriarcat. Amen !

Table des matières

1. La nature humaine en question.....	3
2. Contre l'inégalité.....	7
1ere étape, l'invention de l'identité.....	8
2ème étape, l'assignation à des catégories.....	9
3ème étape, la hiérarchisation.....	10
Conséquences et solutions.....	10
3. Contre nos défaillances.....	13
L'urgence écologique.....	16
Contre le fascisme.....	16
Faire face au démon.....	18
Résumé et conclusion.....	20

Références :

Christine Clavien : «L'éthique modélisée par la biologie et l'économie» (UNIL 2015, web).

Jacques Rancière : «Le maître ignorant» Fayard 1987

Cynthia Fleury : «Ci-gît l'amer» Folio, 2022

Sebastian Dieguez : «Total Bullshit» PUF, 2018